d'Y. DUVAL. De fait, son apport est d'une telle richesse que sa lecture sera désormais indispensable à quiconque travaillera sur le culte des saints et, plus largement, sur l'histoire du christianisme à la fin de l'Antiquité et au début du Moyen Âge.

Claude LEPELLEY.

Mediae latinitatis lexicon minus composuit J. F. NIERMEYER. *Abbreviationes et index fontium* composuit C. van DE KIEFT, adjuvante C. S. M. LAKE-SCHOONEBEEK : Leiden, Brill, 1976, XX-78 pages in-4°.

Tout utilisateur d'un dictionnaire sait les services quotidiens que rend l'index des sources, non seulement pour exploiter les ressources du dictionnaire mais aussi comme répertoire bibliographique permettant des vérifications rapides et commodes. L'*Index fontium* du lexique de latin médiéval de NIERMEYER, paru par les soins de l'équipe amsterdamoise qui a terminé l'ouvrage après la disparition de son maître d'œuvre, est conçu utilement pour répondre à cette double finalité. Il a l'avantage, à la différence des répertoires analogues concernant des entreprises en cours (*Mittellateinische Worterbuch, Novum glossarium mediae latinitatis*) de renvoyer à un ouvrage terminé ; conçu pour les historiens autant que pour les littéraires, il offre pour les textes latins, littéraires et documentaires, de 500 à 1200, un panorama commode et des références bibliographiques sûres. Les œuvres sont réparties en quatre index alphabétiques : par auteur, par titre pour les ouvrages anonymes non hagiographiques, par héros pour les vies de saints et biographies, enfin l'index des éditions de documents généralement classées au nom de l'éditeur moderne, avec les renvois nécessaires. La date de l'auteur ou de l'ouvrage ainsi que les meilleures éditions sont indiquées dans tous les cas. L'ensemble est commode et fonctionne bien — on ne saurait tenir rigueur à de très rares flottements dans les renvois d'un index à l'autre. La nature et l'étendue du *Lexicon* de NIERMEYER se reflète dans cette présentation des sources dépouillées : moins vastes que pour les entreprises citées plus haut, mais d'une complétude satisfaisante surtout pour l'historien et d'un rendement optimal sous un volume maniable.

P. BOURGAIN.

Latin de la Renaissance à nos jours.

Andreas COLÓN, *La syntaxe de Louis MEIGRET, à travers « l'histoire de C. CRISPE Saluste touchant la conjuration de Serge Catelin »*, 1547 : Berne, Frankfort-sur-Main, New York, Lang, 1983, 237 pages.

On connaît le *Tretté de la Grammère françoèze* de Louis MEIGRET publiée en 1550, première grammaire française rédigée en français; on connaît moins sa traduction de la *Conjuration de Catilina* de Salluste. Elle se recommande par une extrême fidélité au texte latin, très différente en cela de la traduction produite en 1528 par Jean PARMENTIER. On en jugera aisément par les pages parallèles citées par A. COLÓN dans son introduction (p. 8 et 9); ainsi pour le fameux : *Nam idem uelle atque idem nolle ea demum firma amicitia est,* MEIGRET écrit seulement : *Croyez que l'amytie est alors ferme quand il y a un mesme vouloir,* alors que PARMENTIER développe, vagabonde, amplifie en huit lignes, déployant les ressources d'une rhétorique académique dont l'effet immédiat est de trahir la pure sobriété du latin. C'est dire qu'on peut assez se fier à MEIGRET pour donner une image juste de Salluste. Cela dit, l'objectif de A. COLÓN est non pas tant d'étudier le style de l'historien latin que de montrer quelle époque dans l'évolution de la prose *française* illustre la traduction de MEIGRET. Il fait le « point », divisant la matière en autant de paragraphes environ que toute syntaxe traditionnelle. On ne trouvera ici

nul approfondissement théorique, mais seulement un relevé justifié des « déviances » à partir de critères formels. Par exemple les cas où, en face du passif latin, se rencontre un pronominal français. Quant à la méthode, il y a une ambiguïté sur laquelle l'auteur ne s'explique pas : le critère de ses relevés est tantôt la différence avec le latin, tantôt la différence avec le français moderne. Ainsi, p. 111, *ea Romae geruntur, ces choses se faisaient à Rome* est tout moderne; comme *agitabatur, il se tourmentait*; ces exemples sont relevés en raison de la discordance (formelle) avec le « passif » latin. Mais, p. 107, *dimittatis, vous les laissiez en aller,* p. 108, *pour mutiner les esclaves,* n'ont d'intérêt que par rapport à l'usage actuel. L'insuffisance de la réflexion théorique préalable apparaît bien dans l'embarras qu'éprouve A. COLÓN (p. 100, cf. p. 269) devant la répartition désordonnée du passé simple et du présent historique; on pourrait dire que le désordre de MEIGRET est justifié par le désordre de Salluste (auquel il est sans doute excessif de chercher dans tous les cas une raison stylistique). Ce développement aurait gagné à une appréciation plus exacte de la (prétendue) valeur temporelle du « présent », en latin comme en français. On trouvera peut-être certains développements trop longs; et inutiles tels ou tels passages de salluste donnés *in extenso.* Mais l'ouvrage s'appuie sur une bibliographie imposante; il est équipé d'un index copieux et d'une table des matières détaillée. Le travail philologique est, à l'évidence, conduit d'une manière très consciencieuse. On lira par exemple avec profit les chapitres où A. COLÓN montre d'une façon très précise quel est le choix personnel de MEIGRET — en retrait sur l'usage des lettrés contemporains — dans l'emploi des propositions infinitives et des participes absolus, latinismes qui atteignent justement leur apogée au XVI[e] siècle.

Guy SERBAT.

Jean-Pierre BORLE, *Le Latin à l'Académie de Lausanne du XVI[e] au XX[e] siècle,* Études et documents pour servir à l'histoire de l'Université de Lausanne XIII : Université de Lausanne, 1987, 116 pages.

1537 : les Bernois viennent de conquérir le Pays de Vaud; ils y imposent la religion Réformée, et pour assurer la formation de pasteurs de langue française, ils créent un collège et une Académie, dont M. BORLE retrace l'histoire d'un point de vue de latiniste : programmes, professeurs, étudiants (beaucoup de Français à certaines époques), imprimeurs et libraires associés, bibliothèques. Parmi les professeurs célèbres à des titres divers : l'Italien Curione qui a joué son rôle dans l'histoire de l'Antitrinitarisme au XVI[e] siècle, Théodore de Bèze qui succéda à Calvin à Genève, François Hotman, futur auteur de la *Franco-Gallia*; tout le chapitre II est consacré au grand pédagogue Mathurin Cordier, déjà célèbre à son arrivée à Lausanne et qui enseigna le latin aux débutants jusqu'à l'âge de 84 ans (p. 23); ses *Colloquia scolastica* furent en usage à Genève et Neuchâtel jusqu'aux années 1830. Au XVII[e] siècle le latin reste le véhicule du savoir dans toutes les branches, puisque c'est en latin que sont rédigés les manuels « pour apprendre à bien composer une homélie ou un sermon » qui se font en français (p. 44); à l'Académie on pratique la déclamation hebdomadaire et les soutenances de thèses, imprimées aux frais du gouvernement, se font aussi en latin. Le XVIII[e] siècle marque le début d'une évolution : J.-B. PLANTIN qui mourut à la tâche à l'âge de soixante-quinze ans est le premier auteur d'une histoire de la Suisse en français; J.-P. DE CROUSAZ, l'une des gloires de l'Académie, publie en français ses ouvrages de logique, esthétique, mathématiques, physique; il ne cessa ses cours qu'à l'âge de quatre-vingt-six ans et mourut l'année suivante. En 1711 est introduit l'enseignement du droit : il se fait en français, sauf l'histoire du droit romain, mais celui-ci est déserté par les

étudiants. Dans le cours du XVIII[e] siècle l'Académie s'ouvre peu à peu aux sciences expérimentales. A la Bibliothèque des professeurs des volumes ont disparu (à la bibliothèque de l'Institut de latin à la Sorbonne en 1987 : 20 %); en 1728 les ouvrages de théologie comptent 200 titres sur 547 (qui font 995 volumes), seulement 6 % sont en français; en 1752 la Bibliothèque des étudiants de création plus récente que celle des professeurs comporte les dictionnaires de Bayle, de Furetière, de Richelet, les œuvres d'Étienne Pasquier de Bodin, de Du Bartas, à côté de Thomas d'Aquin, Érasme, Jansénius et aussi Lorenzo Valla, Pic de la Mirandole, J.-C. Scaliger, mais une seule œuvre romaine antique, les *Annales* de Tacite; encore en 1783, bien que plusieurs classiques latins aient été acquis il n'y aura toujours pas de Cicéron ni de Tite-Live; peut-être les considérait-on comme connus pour avoir été étudiés au collège? En 1835 tous les cours se font en français; en 1836 J. J. Porchat enseigne cependant encore la littérature latine pour y trouver des modèles (p. 75); il fut remplacé quelques temps par l'illustre Mickiewicz; Max Bonnet y brilla avant d'aller à Montpellier où il acquit une renommée qui n'est pas tout à fait éteinte. Plus près de nous il faut nommer Frank OLIVIER qui compta parmi ses élèves M[lle] Juliette ERNST. Aujourd'hui? « l'avenir reste ouvert » (p. 90). Le livre de M. BORLE qui a utilisé les ouvrages de LE COULTRE et de BLEAU sur Cordier, de H. VUILLEUMIER et de H. MEYLAN, qui a été aidé par M[me] Christine MOREROD-FATTEBERT çà et là, est donc à la fois instructif et souvent amusant. Quel dommage qu'il soit un peu déparé par quelques négligences (p. 24 Cicéron, César et... Quintilien classés parmi les écrivains du siècle d'Auguste!) et par ceci (*horresco referens*) : « (Érasme) à qui l'on saurait pu dire, plus justement encore qu'à saint Jérôme : *Ciceronianus es, non Christianus!* » (p. 11). Le tribunal condamne le coupable à lire trois fois le *Ciceronianus*.

Jacques CHOMARAT.

Thomas KLEIN, *Parrasios Epikedion auf Ippolita Sforza*, Ein Beispiel schöpferischer Aneignun insbesondere der Silven des Statius (mit Editio critica, übertragung, Kommentar) (Studien zur Geschichte und Kultur des Altertums, Neue Folge, 1. Reihe : Monographien, Im Auftrag der Görres-Gesellschaft herausgegeben von Heinrich Chantraine, Tony Hackens, Martin Sicherl und Otto Zwierlein ,3. Band) : Paderborn, Ferdinand Schöningh, 1987.

Ce chant funèbre est connu par un manuscrit unique de la Bibliothèque royale de Stockholm; on ignore comment il y est parvenu. L'auteur de ces 404 hexamètres est désigné : Paulus Parisius de Cosenza; M. KLEIN établit qu'il s'agit non point de P. P. Parisio, juriste (1473-1545), mais de Aulus Ianus Parrhasius (Parrasio) humaniste qui, né en 1470, fut à Naples membre de l'Académie de Pontano, enseigna à Rome, Milan (1499-1507), Vicence, etc., et à partir de 1514 au Gymnasium Romanum, grâce à Léon X. Il a édité et commenté maints auteurs latins antiques, poètes et prosateurs, tout particulièrement les *Silves* de Stace. Le travail de M. KLEIN est exemplaire; des notes en bas de page recensent les expressions empruntées à Stace, Virgile, Ovide, Claudien, etc. Le commentaire, comme l'introduction, donne la plus grande place aux questions de langue et de style, ainsi qu'à l'explication des noms mythologiques surabondants dans le poème. Ippolita Maria Sforza (1445-1488), fille du condottiere Francesco Sforza, avait épousé Alphonse II, duc de Calabre, futur roi de Naples. Elle avait tous les talents et toutes les vertus; pour la sauver son mari alla jusqu'à ressusciter les sacrifices païens à Jupiter, Junon, etc. En vain; la mort frappe les riches comme les pauvres :

Mors tamen in cunctos nullo discrimine saeuit.

Non felix Hecaten Lampido Laconica vincit,
Diues inopsque simul Letheas tendit ad undas (174-177).

Sont mis à contribution dans ces vers : Claudien (Rapt. Pros., 3, 410), Properce (3, 5, 17), Pline (*N. H.*, 7, 133), Horace (Sat., 2, 1, 59), Martial (7, 96, 7 sq.). L'auteur généralement le plus réemployé est Stace et ce poème est surtout un document sur la « réception créatrice » [1] de son œuvre au XV^e^ siècle.

Jacques CHOMARAT.

Iiro KAJANTO, *Poggio Bracciolini and classicism*, a Study in Early Italian Humanism (Annales Academiae Scientiarum Fennicae, Sarjaser. B, Nide-Tom. 238) : Helsinki, Suomalainen Tiedeakatemia, 1987, 43 pages.

Chez certains humanistes italiens du XV^e^ siècle l'admiration pour les Anciens n'empêche pas l'espoir de les égaler et même de les surpasser; il y eut alors une sorte d'annonce de la querelle des Anciens et des Modernes. M. KAJANTO analyse les positions variées de Poggio Bracciolini (le Pogge) sur le problème; dans ses réponses (les lettres du Pogge sont perdues) Salutati lui reproche de ne pas tenir compte de la religion : si la supériorité des Anciens est incontestable en éloquence (*facundiae dignitate*), les Chrétiens l'emportent *doctrinae et veritatis dignitate.* Quelques indications dans des Préfaces suggèrent que Pogge croyait à un progrès dans les arts et le savoir et même, grâce au christianisme, à une supériorité morale des modernes; mais il est difficile de faire ici la part de la rhétorique : pour louer Venise, on proclame la supériorité de son gouvernement sur ceux d'Athènes ou de Rome. Plus solide la thèse du *De varietate fortunae* : l'histoire des modernes est plus riche en exploits que celle des Anciens; l'illusion contraire est due à l'éloquence des historiens antiques qui transfigure des réalités sans doute médiocres. C'est d'ailleurs un peu ce que disait Salluste, *Cat.*, 8, 2. On n'aurait qu'à louer la science et la minutie de M. KAJANTO qui connaît admirablement le Pogge et son temps; on fera une seule réserve : si le Pogge, tout en proclamant son admiration pour la langue et le style de Cicéron, s'en écarte souvent, ce n'est pas par un choix délibéré ni par préférence pour une langue moins correcte, mais plus propre à exprimer sa pensée; c'est simplement qu'il ne connaît guère les règles effectivement suivies par les classiques; s'il écrit par exemple *si tamen vera sunt quae sibi obiciuntur* ou *vereor ne haec omnia in pestem suam sibi fuerint a natura concessa* (lettre à Bruni du 29 mai 1416) c'est par ignorance, non de parti pris. Il a fallu l'effort de Valla, et d'autres, pour établir quel était l'usage réel des Anciens dont on sentait et admirait la beauté plus qu'on ne connaissait avec détail et exactitude la langue [2].

Jacques CHOMARAT.

Joachim DU BELLAY, *Œuvres poétiques*, VIII, *Autres œuvres latines*, texte présenté, établi, traduit et annoté par Geneviève DEMERSON, S. T. F. M., diffusion : Paris, Librairie Nizet, 1985, ouvrage publié avec l'aide du C. N. L.

Après les *Poemata* [3], ce volume réunit le *Tumulus Henrici II* (gonflé d'un *Tombeau* de Mellin de Saint-Gelais), les *Xenia*, courts poèmes consacrés chacun à une personnalité (Henri II, Catherine de Médicis, Marguerite de France, le Dauphin

1. On peut hésiter devant l'épithète.
2. Le *Ciceronianus* d'Érasme ne vise pas Bembo (p. 27) qui y est loué (ASD, I-2, 697, 26 sq.).
3. Voir le tome 63 (année 1985) de la *R. É. L.*, p. 435.

François, sa femme Marie Stuart, Diane de Poitiers, ... Amyot, Ronsard, Dorat, Turnèbe, Louis Le Roy, etc.) dont le nom ou le prénom, grâce à l'étymologie (germanique, grecque, hébraïque, latine), est censé révéler la nature ou le rôle historique, puis l'émouvante *Élégie à Jean Morel, son Pylade,* d'inspiration stoïcienne et en grande partie autobiographique, enfin quelques *Varia.* On retrouve ici les grandes qualités de Geneviève DEMERSON, aussi bien dans la traduction que dans les notes précises et copieuses. Quelques coquilles se sont glissées dans le texte latin (on lira *ab* dans *Xen.*, 1, 7 ; *suas* dans *Xen.*, 3, 2 ; *candidius* dans *Elegia*, 7). Ajoutons deux détails aux éclaircissements de G. DEMERSON ; si Ronsard, auteur d'une *Exhortation pour la Paix,* est comparé à Terpandre c'est que celui-ci par son talent de musicien avait rétabli la paix chez les Spartiates en proie à la discorde ; Du BELLAY a pu tirer le renseignement soit d'Érasme, *Adages,* n° 542, LB 240 A, soit directement de Plutarque, *De Sera numinis vindicta,* 558 A. Le vers 2 de la *Xenia,* 44 consacrée à Turnèbe :

Cuique adeo est uni clausa et aperta manus

(et même le seul qui ait la main fermée et ouverte) s'éclaire par le passage de l'*Orator* (§ 113) où Cicéron rapporte que Zénon comparait la dialectique à un poing fermé et l'éloquence à un paume ouverte : Turnèbe est aussi bon dialecticien qu'orateur.

Jacques CHOMARAT.

Kalevala latina, Carmen epicum nationis Finnorum... transtulit Tuono PEKKANEN : Helsinki, Societas Kalevalensis, 1986, 365 p.

Qu'on puisse encore se servir du latin comme d'une langue poétique, T. PEKKANEN en apporte la démonstration en traduisant en vers latins rythmiques l'épopée finnoise, le *Kalevala,* mise par écrit au début du XIX^e^ siècle, en 22 800 octosyllabes, par Elias LÖNNROT. Il avait recueilli des traditions orales encore vivantes en Carélie depuis l'époque lointaine (I^er^-XIII^e^ siècle ?) de la composition de ces poèmes, sur les luttes et les exploits des hommes de Kalevala à la recherche du mystérieux Sampo, objet magique aux résonances cosmiques analogue à notre Graal. Traduit en trente-cinq langues, le *Kalevala* l'est à présent en latin. L'octosyllabe accentuel, traité selon des règles analogues à celles qui avaient cours au Moyen Âge en Finlande et ailleurs, s'adapte remarquablement à la transposition des vers finlandais, en admettant le savoureux contraste des sonorités peu habituelles des noms propres (*Vetus vates Väinämöinen...*).

Outre l'intérêt propre du *Kalevala,* à décrypter selon ses différentes couches mythiques, préchrétiennes et médiévales, vues à travers le prisme romantique de Lönnrot, on appréciera cette reconstruction façon XX^e^ siècle de ce qu'aurait lointainement pu être le *Kalevala* adapté par des clercs finnois du XIII^e^ ou XIV^e^ siècle, a la façon de Saxo Grammaticus pour les traditions danoises : il ne s'agit ni de restauration scientifique, ni de fantaisie poétique, mais d'un témoignage sur les capacités plastiques et évocatoires conservées par une langue de culture capable d'animer, depuis des siècles, bien d'autres avatars.

P. BOURGAIN.

Pierre DUROISIN, *Montherlant et l'antiquité* (Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège, Fascicule CCL) : Paris, Société d'Édition « Les Belles Lettres », 1987, 260 pages.

« Je crois qu'aucun écrivain de mon âge n'est aussi imprégné de l'antiquité que

je le suis : et pourtant, ce temps-là, je ne le regrette pas. » Le beau livre de M. DUROISIN montre à la fois cette imprégnation et ce détachement qui va jusqu'à la désinvolture. Trois parties essaient de concilier ordre chronologique et ordre systématique. D'abord les enfances de Montherlant, essentiellement la lecture à neuf ans de *Quo Vadis* (où il voit avant tout Pétrone) qui lui révèle à la fois « l'art d'écrire » et « ce qu'*il est* » (mais qu'est-ce à dire ?), ensuite le *Satiricon*, « le livre de chevet de *son* enfance », « les aventures franchement rigolotes des lascars de Pétrone » ; plus tard l'*Iliade* et Plutarque laisseront leur marque sur *Les Garçons* (l'affrontement généreux des deux rivaux) et sur *Le Songe* (la guerre d'Alban de Bricoule, double de Montherlant). La deuxième partie est consacrée aux Grecs et d'abord à Platon : le *Banquet* sert à justifier misogynie et pédérastie (tenue secrète), la *République* permet d'exalter conjointement musique et gymnastique ; mais le *Phédon*, « ces spéculations et ces ratiocinations qui ne riment à rien et ne mènent à rien », conduit à rejeter « l'horrible Platon » ; Montherlant préfère dès lors Héraclite, l'identité des contraires sert de fondement à la doctrine de l'alternance : « faire alterner en soi la Bête et l'Ange, la vie corporelle et charnelle et la vie intellectuelle et morale » ; un fragment d'Euripide est à la source de *Pasiphaé*, l'un des textes les plus extraordinaires de Montherlant qui par ailleurs définit « le tragique dans *son* théâtre » non par les situations, mais comme « provenant de ce qu'un être contient en lui-même » (quelquefois la faille secrète sous l'aspiration à la grandeur) ; au total une vision nietzschéenne de la Grèce avec son côté lumineux, vie héroïque, pessimisme tragique, et ses « nuées », l'optimisme de Socrate et de Platon. La troisième partie, aussi longue à elle seule que les deux précédentes, traite de l' « *opus romanum* », c'est-à-dire de quelques thèmes moraux ; de *Quo Vadis* proviennent scepticisme et donc inaction, sentiment de l'équivalence, indifférence pyrrhonienne. Marc-Aurèle et Sénèque enseignent la patience, l'acceptation stoïcienne de l'inévitable, l'amour de la nécessité, le refus de la rébellion (encore faudrait-il ne pas se méprendre sur ce qui est nécessaire, sinon la « roue solaire » risque de n'être qu'une girouette !). Marc-Aurèle, comme l'*Ecclésiaste*, sait que tout est éphémère, mais pour Montherlant il n'y a nulle « tâche d'homme » à accomplir, et le plaisir fait exception à la Vanité de toutes choses. Le sage cultive le mépris, il a le goût de la sécession (« Vis seul ! »). Trois absolus : la beauté, la volupté (au mépris des coutumes et des lois), le néant. Mais à sa manière la douleur physique est elle aussi un absolu ; après avoir lu que selon Épicure le sage est heureux dans le taureau de Phalaris, « on jette Épicure au fumier, avec les autres philosophes et philosopheries » (pourtant est-elle si loin d'Épicure cette affirmation : « l'état de malheur est presque toujours le signe d'une interprétation erronée de la vie »). Il faut jouir de la vie soit qu'on la domine (Apollon), soit qu'elle vous domine (Dionysos). Enfin Montherlant n'a cessé de faire l'apologie du suicide et s'est en effet suicidé.

Le travail de M. DUROISIN est vivant, minutieux [1], passionnant. Il ne dissimule pas les petites faiblesses de l'écrivain, ses erreurs d'interprétation, ses emprunts pas toujours signalés à des traducteurs ou à des historiens du XIX^e^ ou du XX^e^ siècles. Il fait très bien saisir la manière particulière qu'avait Montherlant de lire les Anciens : non point tant pour les connaître, que pour tirer de tel ou tel auteur un précepte ou un personnage qui puisse lui fournir un modèle ou une règle de vie ; il y a chez Montherlant un perpétuel désir de se justifier, de donner pour garant à son cynisme ou à ses contradictions l'autorité d'un penseur ou d'un héros

1. P. 94 est citée la belle exclamation « Saisons, qui portez tout ! » que Montherlant attribue à Héraclite ; M. DUROISIN l'a-t-il cru sur parole ? pour ma part je n'ai rien su trouver de tel chez Héraclite ; de plus la formule se lit p. 92 et p. 171 (et non pas 35) de *Mais aimons-nous ceux que nous aimons ?*

ancien : « Rome nous rappelle que suicide et pédérastie sont faits communs chez des hommes parfaitement équilibrés, et l'honneur de leur pays » ; il y a peut-être là un manque d'assurance, chez un homme qui proclame son mépris de l'opinion, tout comme il prend inlassablement la défense de ses pièces devant des critiques auxquelles il se dit indifférent !

Montherlant ne s'intéresse chez les Anciens qu'à la morale. On est étonné qu'il soit pour ainsi dire resté aveugle à un trait essentiel de cette morale : le civisme ; il n'a vraiment lu ni Montesquieu ni Fustel ; il juge le Moyen Âge « fort ennuyeux » : « toujours des guerres », « nous sommes loin du luxe élégant et raffiné des Romains » ; c'est faire bien peu de cas de la République romaine, et de la constitution par la guerre de l'Empire (*debellare superbos*) ; les héros romains de Montherlant sont ceux du régime impérial, Pétrone, Sénèque, Marc-Aurèle. Dans *La Guerre civile,* pièce d'ailleurs médiocre, Caton ne sait que donner libre cours à son universel mépris, moyen trop aisé de se grandir soi-même à ses propres yeux.

Autre lacune dans l'Antiquité de Montherlant, liée à la précédente, il ignore le rôle qu'y jouait l'éloquence, il ne s'est pas expliqué à ce sujet. — Quand il assure que dans la « vie antique », « la fleurette fut inconnue », il oublie *L'art d'aimer,* Ovide (qu'il ne cite pas pas dans une liste d'écrivains anciens condamnés à l'exil !), et plus largement les élégiaques ; et même les poètes en général à l'exception de Lucrère, même le Virgile des *Bucoliques* si cher à Gide, il semble les ignorer.

On regrette un peu que M. DUROISIN n'ait pas accordé plus d'attention à l'influence proprement esthétique de l'Antiquité sur l'œuvre de Montherlant ; d'où vient cet art de faire voisiner le ton tragique, le ton familier aux limites du vulgaire et le lyrisme ? peut-on voir là une influence des Grecs, d'Homère en particulier ? du côté latin, la phrase de Tacite n'a-t-elle laissé aucune marque sur celle de Montherlant ? Il y a aussi chez lui toute une veine comique — un comique grinçant et sans joie —, et une veine picaresque qui proviennent du *Satiricon* plus que de modèles espagnols. Et la vie même de l'auteur, ses errances en Afrique du Nord à la recherche de plaisirs à demi-clandestins, ne doivent-elles rien à l'exemple d'Ascylte et d'Encolpe ? Un grand homme, non ; ni un grand esprit, bien qu'il pense avec intensité, sinon avec profondeur et toujours très près de la vie ; un grand écrivain, sans aucun doute, qui a senti et exprimé les aspects les plus divers de l'existence ; et la lecture des Anciens lui a permis de mieux accomplir sa tâche d'écrivain.

Jacques CHOMARAT.

Mélanges et recueils divers.

De Virgile à Jacob Balde, hommage à M^me^ Andrée Thill, études recueillies par Gérard FREYBURGER (Bulletin de la Faculté des lettres de Mulhouse, fascicule XV) : Paris, Diffusion par la Société d'Édition « Les Belles Lettres », 1987, 300 pages.

Le titre fait allusion aux sujets de prédilection de M^me^ THILL, mais les études ici recueillies débordent largement les limites ainsi suggérées. Trois parties : Antiquité classique ; Du Moyen Age au XVII^e^ siècle ; Prolongements modernes ; à l'intérieur de chaque partie l'ordre chronologique est remplacé par l'ordre alphabétique des auteurs d'articles si bien que, par exemple, Herrade de Landsberg (Alain MICHEL) apparaît après Balde (P. LAURENS) et la poésie néo-latine au Brésil (F. LESTRINGANT). Certains sujets sont étrangers à l'histoire littéraire, comme « La population et l'enseignement à Belfort à l'époque de Jacob Balde d'après les registres paroissiaux » (Yvette BARADEL). Trois études sont en allemand, une en italien.